

Énonciation et symbolisation

Michel Arrivé

Mon intervention¹ risque de décevoir. Pour deux raisons :

1) Contrairement, si je suis bien informé, à celles qui l'ont précédée, elle aura un caractère exclusivement métathéorique et historique. Même s'il m'arrive de dire *je*, ce n'est pas moi qui parlerai, sinon comme sujet d'un métadiscours qui sera, toujours, un métamétadiscours, puisque les discours-objets dont il sera question sont déjà des métadiscours : ce sont, pour l'essentiel, ceux de Greimas et de Lacan, avec quelques allusions à ceux de Saussure, de Freud et de ce monstre dicéphale qu'est le couple de Damourette et Pichon.

2) Vous avez compris, par les noms que je viens de citer — il y en aura quelques autres —, que mon intervention s'inscrit dans le cadre des recherches que je mène, depuis plus de dix ans, sur les relations entre linguistique et sémiotique, d'une part, psychanalyse, d'autre part. Pour résumer d'un mot le projet d'ensemble de ces recherches, il s'agit de prendre au sérieux — c'est-à-dire à la lettre — l'aphorisme lacanien : "L'inconscient est structuré comme un langage". Et de rechercher, dans l'appareil conceptuel de la linguistique et de la sémiotique, les points de convergence possibles avec les concepts lacaniens, préalablement articulés avec les concepts freudiens — ce qui n'est déjà pas une mince affaire... Cet effort de mise en perspective a donné lieu de ma part à un premier livre [Arrivé, 1986]. J'ai poursuivi mes efforts et publié, récemment, un second livre [Arrivé, 1994]. Son titre marque explicitement l'accroissement de mes ambitions : il fait intervenir non seulement les deux disciplines : la psychanalyse et la linguistique², mais aussi les deux objets qu'elles se donnent : le langage et l'inconscient. Sous l'effet d'une bouffée d'optimisme épistémologique, il m'est en effet arrivé de penser que la linguistique pouvait parler du langage, et la psychanalyse de l'inconscient : on sait que cela ne va pas forcément de soi.

Où se situe, en tout cela, le risque annoncé de déception ? Précisément en ce point : le sujet de mon intervention — énonciation et symbolisation

¹Il s'agit en effet de la transcription — aussi fidèle que possible, selon mon habitude — de la communication que j'ai faite au Séminaire Coquet-Petitot le 18 mai 1994.

²Dans mes intentions, linguistique est pris ici avec le sens extensif de "science du langage", et inclut donc la sémiotique. J'inverse en quelque sorte le parti adopté par Greimas et Courtés [1979] pour la formulation du titre de leur dictionnaire : «Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage».

— a été effleuré, très rapidement, dans mon premier livre [p. 99-104]. Plutôt à titre de jalonnement, de piste donnée à explorer. Mon intention, à l'époque, était de reprendre le problème en détail dans le second livre, en lui consacrant un chapitre spécifique. Je ne l'ai finalement pas fait. Non que j'aie renoncé à travailler sur le sujet. Mais parce que les différents sentiers sur lesquels je me suis engagé se sont révélés être des impasses.

Vous l'avez deviné : ce que nous allons explorer ensemble, c'est le trajet de ces impasses. D'où votre possible déception. Et du coup l'explication que je vous dois : pourquoi vous avoir dérangés pour visiter des culs-de-sac ? Ma réponse est double :

1) Après tout, les impasses en elles-mêmes ont autant d'intérêt que les boulevards. Il faut bien les explorer, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elles sont bien des impasses : car naturellement elles ne sont jamais signalées comme telles. Il arrive même qu'elles soient annoncées comme de vastes avenues. C'est par exemple ce qu'opère le nom *énonciation*, commun, comme signifiant, aux linguistes, aux sémioticiens et aux psychanalystes, mais recouvrant des concepts difficiles à articuler entre eux. Grandiose écriteau qui se révèle souvent plus qu'à demi trompeur. Hélas ! Plus qu'à demi *seulement*. Il ne l'est sans doute pas entièrement, et c'est là précisément que gît le problème : les impasses théoriques ne sont pas toujours *complètement* fermées.

2) En outre, il n'est pas impossible que ce qui, pour moi, a toutes les apparences d'une impasse soit, pour tel ou tel d'entre vous, mieux informé ou plus perspicace, un chemin de traverse, voire une *grand'route*, pour reprendre, avec son orthographe³, la métaphore cartographique utilisée par Lacan pour figurer le signifiant, à la fin du *Séminaire III* [1981, p. 321-331].

Préparons-nous donc à éprouver les déceptions successives que j'ai annoncées. Commençons par les mots. Je viens de laisser entendre que le terme *énonciation* fait problème. *Symbolisation* est au moins aussi problématique. C'est par lui que je vais commencer.

Une première difficulté apparaît, liée à la morphologie même du mot. Il est, à cet égard, ambigu :

1) Il peut être considéré comme le dérivé nominal, à l'aide du suffixe *-ation*, du verbe *symboliser* (voir par exemple *accentuation*, sur *accentuer* ou *évaluation*, sur *évaluer*). A ce titre, *symbolisation* signifie l'action par laquelle on symbolise. Il semble que ce soit le sens le plus habituel du mot. C'est en tout cas le seul que décrit le *TLF*, par la formule suivante : "Action de représenter quelque chose par un symbole".

³... c'est en effet celle que lui prêtent les éditeurs, presque posthumes [1981...] de ce «Séminaire». L'orthographe habituelle —et justifiée —est *grand-route*, car il n'y a jamais eu d'-e élidé.

2) *Symbolisation* peut être aussi formé non plus sur le verbe *symboliser*, mais directement sur le nom *symbole*, à l'aide du suffixe *-isation*, variante combinatoire du suffixe *-ation*. Cette variante peut en effet intervenir directement sur un nom (voir par exemple *cartellisation*, sur *cartel* et *pollinisation* sur *pollen*, etc.). En ce sens, *symbolisation*, en l'absence d'un impossible **symbolation*, a le sens de "processus par lequel un symbole est constitué".

Selon les contextes théoriques, les deux acceptions du mot peuvent être plus ou moins liées. Il reste cependant utile d'avoir toujours présente à l'esprit leur distinction. Par exemple, c'est le second sens que prend, presque constamment, le mot *symbolisation* dans les traductions de Freud : il y est en effet utilisé pour traduire le concept allemand de *Symbolbildung*, qui est plus immédiatement transparent, puisque c'est un composé qui signifie "formation du symbole". C'est aussi, me semble-t-il, le sens que prend le plus souvent le mot quand il est utilisé par Lacan.

Dans la suite, je prendrai *symbolisation* exclusivement dans le second des sens que je viens de distinguer. Ce ne sera pas exclusivement le sens freudien : il va sans dire que je prendrai en compte le processus de formation du symbole quelle que soit la nature du symbole en question.

Nous voici donc amenés à aborder le problème difficile du concept de *symbole*, non sans tenir compte de la dichotomie attendue : le symbole en psychanalyse, le symbole en linguistique et en sémiotique.

Pour la psychanalyse, et notamment chez Freud, je n'évoquerai le problème que de façon cursive, renvoyant, pour de plus amples développements, à [Arrivé, 1986].

Le concept freudien de *symbole* et les concepts connexes sont omniprésents. Le symbole est même franchement polysémique. Pour ma part, je distingue trois acceptions différentes du terme *symbole* chez Freud :

1) Le symbole mnésique. C'est la formation symbolique qui est déterminée, chez les hystériques, par le processus de "conversion". Les exemples sont célèbres. Par exemple, la jeune Elisabeth von R. souffre *d'astisie* et *d'abasia* : elle ne peut ni se tenir debout ni marcher. C'est l'effet de la "conversion corporelle" de l'expression allemande *allein stehend*, prise en son sens "littéral" ("se tenant debout toute seule"), et non dans le sens "figuré" qu'elle a dans l'usage administratif ("vivant seule").

2) Le symbole onirique. Je n'insiste pas, chacun est informé de l'omniprésence de cette notion dans l'analyse des rêves. On sait aussi à quel point elle fait problème, tant dans la cohérence interne de l'appareil théorique de Freud que dans les lectures qui en sont faites, notamment par Lacan et par les lacaniens.

3) Le symbole à l'œuvre dans l'angoisse et l'obsession. Ici encore les exemples sont illustres. C'est notamment le *cheval* dans l'analyse du petit Hans : au terme d'un processus d'une extrême complexité, il en vient à se constituer comme symbole du père et de la mère du sujet, à la fois comme objets de haine et d'amour.

De ces trois symboles freudiens, le premier et le dernier sont fondamentalement envisagés dans le processus de leur formation, c'est-à-dire de ce que j'appelle la symbolisation (dans le second des sens — "formation du symbole, *Symbolbildung*") que je viens de distinguer. Pour le symbole onirique, les faits sont moins nets. Il est souvent question des symboles de ce type dans leur fonctionnement synchronique, sans prise en compte explicite du processus de leur formation. Mais il est facile de trouver des éléments de réflexion sur les processus par lesquels ces symboles ont été produits. C'est par exemple la réflexion, menée à l'aide des "philologues" Abel et Sperber, sur l'origine commune aux mots de la langue et aux symboles. Ainsi, c'est, finalement, pour l'ensemble des trois symboles freudiens que le processus diachronique de leur production, la *symbolisation*, est envisagé comme central. En ira-t-il de même en linguistique et en sémiotique ? C'est le problème que nous aurons à poser. Avant d'y venir, il faut rester un instant du côté de la psychanalyse, et passer à Lacan.

Quand il utilise le terme de symbolisation — ce qui n'est pas tellement rare — Lacan, à ce qu'il me semble, lui donne le sens de "formation du symbole" :

"Préalablement à toute symbolisation, il y a une étape, les psychoses le démontrent, où il se peut qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas. Cette étape première précède toute la dialectique névrotique qui tient à ce que la névrose est une parole qui s'articule, pour autant que le refoulé et le retour du refoulé sont une seule et même chose. Il peut ainsi se faire que quelque chose de primordial quant à l'être du sujet n'entre pas dans la symbolisation, et soit, non pas refoulé, mais rejeté" [1981, p. 94].

Ce passage absolument capital est commenté, un peu plus loin, par le suivant :

"Dans le rapport du sujet au symbole, il y a la possibilité d'une *Verwerfung* primitive, à savoir que quelque chose ne soit pas symbolisé, qui va se manifester dans le réel" [1981, p. 94-95].

Ici, tout semble clair : la symbolisation est explicitement donnée comme la formation des symboles. Cette formation est liée à une "parole qui s'articule". Le cas spécifiquement allégué dans la description est celui de la psychose : par exception, "une part de la symbolisation" ne s'y fait pas. Pour quelle raison ? C'est parce que l'élément à symboliser a préalablement été "rejeté" (*verworfen*) : on reconnaît là la problématique

illustre de la *Verwerfung*, notion freudienne pour laquelle Lacan a adopté le nom, emprunté à Damourette et Pichon, de *forclusion*.

Tout semble clair, ai-je dit ? Oui. C'est dire que tout n'est pas clair. Car il faudrait s'interroger sur le statut de cette "parole qui s'articule" et qui, sur son parcours, génère le symbole — sauf dans le cas où le symbolisable a subi la forclusion. Est-ce la parole au sens quotidien du terme ? Ou au sens saussurien ? Vraisemblablement non : c'est une parole de l'ordre de l'inconscient. A tout le moins est-ce un objet qui, de quelque façon, mérite d'être appelé *parole*. Ainsi commence à se faire jour une relation entre *symbolisation* et *énonciation*.

Il faut bien avouer que l'évolution de la réflexion de Lacan complique singulièrement les choses. Dans des conditions très complexes, le *symbole* va être progressivement marginalisé, sous l'effet de sa subordination au concept, de plus en plus envahissant à partir de 1955, de *signifiant*. Dans le "Rapport de Rome" (1953) le symbole occupait encore une place centrale (voir par exemple Lacan [1966, p. 280-281 et 291]). Dès l'époque du *Séminaire III* — professé en 1955-1956 — l'objet de la *Verwerfung* est donné comme étant un signifiant, précisément le signifiant du *Nom-du-Père*. C'est sous l'effet de cette forclusion qu'il "a été mis hors de la symbolisation générale structurant le sujet" [1981, p. 58]. Du coup, le concept de *symbolique* a été mis en relation non plus directement avec le symbole, mais avec le *signifiant* : c'est ce qui apparaît par exemple dans les premières lignes du "Séminaire sur «La Lettre volée»" [1966, p. 11].

Si on se tourne maintenant du côté de la linguistique et de la sémiotique, les faits ne sont pas plus simples.

A voir les choses de très haut, le *symbole* a une place relativement modeste dans le discours des linguistes et des sémioticiens. Chez Saussure par exemple, le symbole est, dans le *Cours de linguistique générale* (CLG), défini par "le rudiment de lien naturel" entre le signifiant et le signifié. A ce titre, il n'est convoqué que pour être prestement évacué : le postulat étant que "la langue est un système de signes" nécessairement arbitraires, le symbole n'y a que faire. Et qu'on n'aille point alléguer contre moi le second pendant de la recherche sémiologique de Saussure — je veux dire la réflexion sur la légende : certes, le retournement est complet, mais il ne concerne que la couverture lexicale. C'est en effet le *symbole* qui est affecté des traits prêtés au *signe* dans le CLG, en sorte que devient possible dans la recherche l'assertion "les mots de la langue sont des symboles"⁴, évidemment monstrueuse dans l'appareil terminologique du CLG. L'intérêt de la recherche sur la légende n'est pas seulement là. Il réside aussi dans le fait que des unités discursives comme celles de la légende accèdent au statut d'objet sémiotique.

Chez Peirce, le symbole a une place moins modeste que chez le Saussure du CLG. Il intervient dans la typologie et la taxinomie des

⁴"Ces symboles, sans qu'ils s'en doutent, sont soumis aux mêmes vicissitudes et aux mêmes lois que toutes les autres séries de symboles, par exemple les symboles qui sont les mots de la langue" [Saussure, 1986, p. 30].

signes. A cet égard, le symbole renvoie à un objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées conventionnelle. On voit à la fois la différence fondamentale avec le signe saussurien — l'objet est pris en compte par Peirce — et le point commun des deux conceptions : la relation fondatrice de l'objet sémiotique est conventionnelle.

Je passe rapidement sur Hjelmslev, chez qui le symbole prend des caractères qui, pour être empruntés à la terminologie du *CLG*, n'en sont pas moins, au premier abord, surprenants : la "motivation" du symbole est interprétée par Hjelmslev comme l'indice de son appartenance à une sémiotique — comprendre un langage — à un seul plan. Le symbole hjelmslevien fait donc exception au caractère le plus constant du symbole : le fait de comporter deux faces.

Si diverses qu'elles puissent être, ces conceptions linguistiques et/ou sémiotiques du symbole ont un trait commun : le problème de l'accès au statut de symbole — ce qui est appelé ici la symbolisation — n'est, sauf erreur, jamais envisagé. Jamais, à une exception près : celle de Saussure dans la recherche sur la légende. Dans des conditions rendues, il faut l'avouer, très obscures par l'inachèvement des textes, il semble bien que soit posée la question du processus par lequel des objets accèdent au statut de symbole :

"On peut parler de réduction de proportion ou d'amplification des événements à la suite d'un temps écoulé, c'est-à-dire d'un nombre indéfini de récitations transformées mais non de symbolisation à un moment quelconque" [Saussure, 1986, p. 77].

Ainsi il semble bien que ce soit un processus énonciatif — les "récitations" répétitives qui transforment progressivement le discours légendaire — qui est donné comme générateur du symbole, même si le concept de symbolisation n'est allégué que pour être récusé : c'est que Saussure a à l'égard du symbole une exigence supplémentaire : il doit être intentionnel, ce qui suffit à faire de lui — et, dans la foulée, du processus qui le fait naître : la symbolisation — un être à proprement parler fantomatique. Il n'est en effet jamais possible d'identifier avec certitude le geste intentionnel qui a généré le symbole.

A cette exception près — encore est-elle à peine perceptible — je crois qu'on peut dire sans trop de témérité que la *symbolisation* au sens que je lui donne tient une place très modeste, voire voisine de l'inexistence, dans le discours des linguistes et des sémioticiens. Un indice : aucun des dictionnaires de linguistique et de sémiotique que j'ai feuilletés ne comporte d'entrée *symbolisation*, à la seule réserve de Ducrot-Todorov [1972], qui ne prennent toutefois en compte que le sens "action de symboliser".

Il faut faire un sort particulier au *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés. Il est vrai que, pas plus que les autres,

il ne comporte d'article *symbolisation*. Mais il comporte un article *symbole*. Et la notion de *symbolisme*, non présente sous forme d'article autonome, donne lieu à des développements précis à l'article *embrayage*.

L'article *symbole* est pour l'essentiel descriptif. Il rappelle la conceptualisation hjelmslévienne du symbole, dont il marque l'origine saussurienne — non contestable, quoique lointaine. Il fait allusion à la définition peircienne du *symbole* dans son opposition à *l'icône* et à *l'indice*. Suit une mise en garde vigoureuse contre "les emplois non linguistiques et non sémiotiques" du terme. Enfin l'article se termine par des indications de caractère encyclopédique sur l'utilisation du symbole en "métasémiotique scientifique".

On le voit : la seule partie de l'article qui prend une position autre que descriptive a l'aspect d'une prescription négative : c'est l'invitation à éviter provisoirement l'emploi de la notion "syncrétique et ambiguë de symbole".

Le *symbolisme* allégué à l'article *embrayage* n'est pas explicitement articulé avec le *symbole*. Il conviendrait donc de restituer la conception non dite du symbole qui est présumée par ce *symbolisme*-là. L'essentiel est à l'évidence que le symbolisme est envisagé dans le processus de sa constitution, lors de l'opération d'embrayage :

"Contrairement à ce qui se passe lors du débrayage (qui a pour effet de référentialiser l'instance à partir de laquelle il est opéré), l'embrayage produit une dérégulation de l'énoncé qu'il affecte : ainsi, la description de la nature se transforme en «état d'âme», l'enfance de Marcel (Proust), mémorisée (c'est-à-dire ayant subi l'embrayage temporel), cesse d'être une suite d'événements pour devenir une organisation figurative de «souvenirs», etc. Nous ne pensons pas que les procédures d'embrayage puissent épuiser la problématique du symbolisme, elles permettent toutefois de rendre compte en partie de la mise en discours des multiples aspects de la «vie intérieure»" [1979, *sv embrayage*, p. 121].

Peut-être convient-il de rappeler que l'embrayage ici allégué par Greimas et Courtés ne se confond pas avec l'embrayage présumé par les *embrayeurs* de Jakobson ou les *indicateurs* de Benveniste. Il s'oppose au *débrayage*, opération énonciative qui, sauf erreur, n'a pas de statut ni, de ce fait, de nom chez Jakobson et Benveniste. Alors que le débrayage est l'expulsion, hors de l'instance de l'énonciation, des termes catégoriques servant de support à l'énoncé, l'embrayage est "l'effet de retour de l'énonciation produit par la suspension de l'opposition entre certains termes des catégories de la personne et/ou de l'espace et/ou du temps". Quand la catégorie concernée est la personne, l'embrayage produit un effet d'identification entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Autre effet de l'embrayage : à la différence du débrayage — qui référentialise les énoncés qu'il affecte, c'est-à-dire les pourvoit de l'illusion référentielle — il les dérégule, c'est-à-dire les prive de cette illusion.

Ainsi décapé de son niveau référentiel, le discours prend un autre mode de signification. L'embrayage temporel — c'est-à-dire la suspension de l'opposition *maintenant/non-maintenant* — transforme le récit d'événements (discours référentialisé) en organisation figurative de souvenirs. Le résultat de cette opération est ce que les auteurs du *Dictionnaire* dénomment — à vrai dire sans trop y insister — par le terme *symbolisme*. Quant à l'opération qui a eu lieu, elle ne reçoit, de leur part, aucun nom. Il ne me paraît pas impossible de la nommer *symbolisation*.

On voit alors quel type de symbole est sous-jacent à ces analyses. Il s'agit d'unités discursives qui, sous l'effet de l'opération énonciative de l'embrayage, ont adopté le régime spécifique de signification que je viens de décrire.

Nous voici amenés au second volet de notre enquête, et à la suite de nos déceptions. Nous allons essayer — sans trop d'espoir, nous le savons à l'avance — de repérer les traces d'une relation entre énonciation et symbolisation en psychanalyse.

C'est une évidence immédiate que le problème de l'énonciation dans ses relations avec l'énoncé est un nœud central de la réflexion de Lacan, de façon continue, au moins du côté des années 58 à 64, et certainement bien avant, si on ne cherche pas les signifiants mêmes d'énoncé et d'énonciation. Toutefois, de considérables surprises attendent le linguiste et le sémioticien quand ils lisent les fragments lacaniens relatifs à l'énonciation, à l'énoncé et à leurs relations. La plus déconcertante de ces surprises est d'apprendre qu'entre l'énoncé et l'énonciation il existe une fondamentale *discordance*. Ici il s'impose de marquer que la réflexion de Lacan s'enracine profondément dans les analyses grammaticales de Damourette et Pichon :

⁵Il s'agit du graphe qui, dans les «Écrits» servira à "présenter où se situe le désir par rapport à un sujet défini de son articulation par le signifiant" [1966, p. 805]. Dès la "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache" (antérieur à 1960 pour son élaboration), Lacan présente le "ne" comme "subsistant en suspension entre les zones du graphe" [p. 665]. Le graphe sera, ici, introduit plus bas.

"J'ai déjà relevé devant vous, sur la trace de Pichon, l'usage si subtilement différencié dans la langue française de ce *ne* discordantiel dont je vous ai montré ce qui le fait apparaître de façon paradoxale quand, par exemple, le sujet énonce sa propre crainte.

Je crains, non pas, comme la logique semble l'indiquer, *qu'il vienne* — c'est bien là ce que le sujet veut dire — mais *je crains qu'il ne vienne*. Ce *ne* a sa place flottante entre les deux niveaux du graphe⁵ dont je vous ai appris à faire usage pour en retrouver la distinction, celui de l'énonciation et celui de l'énoncé. En énonçant *je crains... quelque chose*, je le fais surgir dans son existence, et du même coup dans son existence de vœu — qu'il vienne. C'est là que s'introduit ce petit *ne*, qui montre la discordance de l'énonciation à l'énoncé" [1986, p. 79].

Le problème sera de nouveau abordé dans des termes assez voisins, et en partant du même exemple, dans le *Séminaire IX*, mais la référence au graphe, absente, y sera remplacé par un commentaire explicite :

"[...] *je crains qu'il ne vienne*, ce n'est pas tant exprimer l'ambiguïté de nos sentiments que par cette surcharge montrer combien, dans un certain type de

relations, est capable de resurgir, d'émerger, de se reproduire, de se marquer en une béance, cette distinction du sujet de l'acte de l'énonciation en tant que tel, par rapport au sujet de l'énoncé" [17/01/1962].

Plus avant dans le *Séminaire VII*, Lacan revient sur le problème, et comparant le *ne* discordantiel du français au $\mu\eta$ du grec (dans des conditions qui mériteraient un sérieux examen, car les deux éléments ont des fonctionnements bien différents...) ⁶, il en vient à assimiler "la discordance entre l'énonciation et l'énoncé" à "la *Spaltung* entre l'énonciation et l'énoncé" (p. 353) — la *Spaltung* étant, dans le vocabulaire freudien, le "clivage" fondamental et définitif entre deux instances qui "persistent côte à côte tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement" [Freud, 1938, p. 79] ⁷.

On voit le problème que pose au linguiste l'interprétation lacanienne de la discordance. Quel sens peut-il donner à cette notion si elle se situe entre l'énonciation et l'énoncé ? Car il est accoutumé, certes, à distinguer l'énonciation de l'énoncé et leurs sujets respectifs. C'est cette distinction qui lui permet de rendre compte de phénomènes grammaticaux du type de ceux qui ont été décrits successivement par Borillo [1976], Milner [1978] et Culioli [1990]. Ainsi la distinction des deux sujets permet d'expliquer la possibilité de *Pierre sait si Paul est parti* et l'impossibilité (sauf conditions spécifiques ⁸) de **Je sais si Paul est parti*. Mais c'est précisément la coalescence des deux sujets dans l'embrayeur qui rend impossible le second énoncé : *je* ne peut pas à la fois savoir le départ de Paul et s'en poser la question. Cette coalescence même interdit donc au linguiste de poser une quelconque discordance, la moindre *Spaltung* entre l'énonciation et l'énoncé et leurs sujets respectifs : effectivement *distincts*, ils sont si peu *discordants* qu'ils se conjoignent à tout instant dans le discours. Que seraient donc l'énoncé et l'énonciation s'ils "persistaient l'un à côté de l'autre sans s'influencer mutuellement" ?

Il faut donc supposer que Lacan donne un sens différent de celui des linguistes au moins à l'un des deux concepts. L'énoncé est à vrai dire le moins suspect : Lacan l'assimile explicitement, dans le commentaire qu'il donne du graphe dans le *Séminaire V*, au "discours concret de celui qui parle et qui se fait entendre, (...) ce discours que l'on peut enregistrer sur un disque" ⁹ [I, 6/11/1957, p. 15]. N'est-ce pas là ce que le linguiste aussi appelle l'énoncé ?

Ainsi, c'est du côté de l'énonciation qu'il faut chercher les différences. Elles sont signalées dans un texte des *Écrits* :

"Dans *je crains qu'il ne vienne*, l'enfance de l'art analytique sait ressentir en cette tournure le désir constituant de l'ambivalence propre à l'inconscient [...]. Le sujet de ce désir est-il désigné par le *Je* du discours ? Que non ! puisque celui-ci n'est que le sujet de l'énoncé, lequel n'articule que la crainte et son objet, *Je* y étant bien évidemment l'index de la présence qui l'énonce *hic et nunc*, soit en posture de shifter. Le sujet de l'énonciation en tant que perce son désir n'est pas ailleurs que dans ce *ne*, dont la valeur est à trouver dans une

⁶Il me paraît infiniment vraisemblable que ces remarques sur le $\mu\eta$ du grec s'inspirent partiellement de Damourette et Pichon, [I, 1930, p. 129], ou encore de l'article "Mort, angoisse, négation" [1947], où Pichon revient sur la comparaison entre la négation du français et celle du grec ancien.

⁷Lacan traduit, plus vigoureusement, "Spaltung" par "division, déchirure" [1986, p. 122].

⁸Ces conditions ont été décrites de façon très éclairante par [Culioli, 1990, p. 152-153]. Il faut, par exemple, pour rendre possible **"je sais si Paul est parti"*, une protestation du sujet, s'indignant qu'on puisse le croire dans l'ignorance de l'éventuel départ de Paul : "je sais bien si Paul est parti, tout de même !".

⁹On trouve là l'origine du jeu de mots qui transformera le "discours courant" en "disque ourcourant".

hâte en logique — ainsi appellerons-nous la fonction à quoi s'épingle son emploi dans *avant qu'il ne vienne*” [1966, p. 664 ; le texte est celui de la “Remarque sur le rapport de Daniel Lagache”, qui date de 1960].

¹⁰Faut-il préciser que ce n'est pas ici le lieu de poser le problème — compliqué — des relations entre le signifiant saussurien et son homonyme lacanien ? Je me contente de l'approximation consistant à les disjoindre, non toutefois sans insister sur ce que signale entre eux de commun le fait qu'ils sont l'un et l'autre “articulés”. Pour le reste, on se reportera à [Arrivé, 1986 et 1994].

¹¹Il est sans doute utile de rappeler que, dans le «Séminaire V», la mise en place et le commentaire du graphe s'appuient de la façon la plus précise sur le Witz du “familionnaire” : “Nous reconnaissons là-dedans [dans le Witz] le mécanisme de la condensation matérialisée dans le matériel du signifiant, une espèce d'emboutissage à l'aide de je ne sais quelle machine, entre deux lignes de la chaîne signifiante” [6/11/1957, p. 28]. Et Lacan reporte les deux formes génératrices de “familionnaire” sur les deux lignes de son graphe, pour montrer que “les deux chaînes, celle du discours et celle du signifiant sont arrivées à converger au même point” [ibid., p. 30].

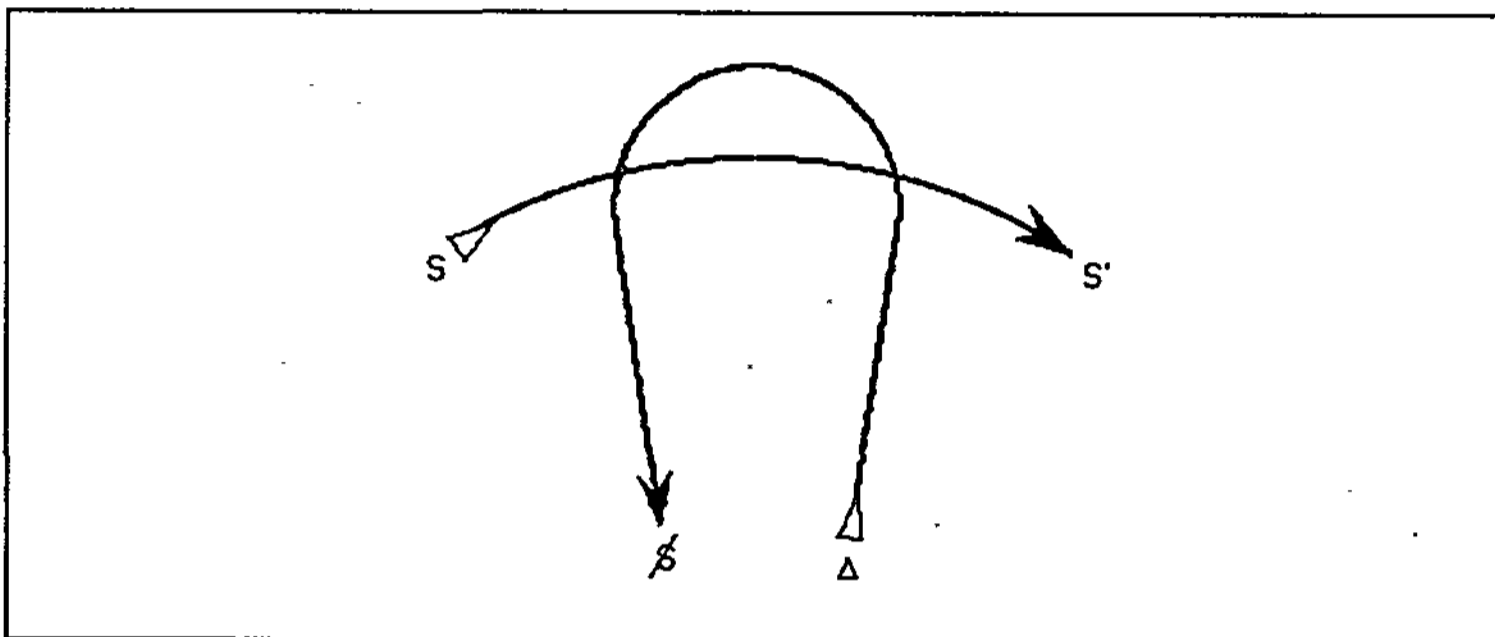
Dans le *Séminaire XI*, Lacan analyse le célèbre paradoxe du menteur, et remarque, de façon très raisonnable, que “le *je* de l'énonciation n'est pas le même que celui de l'énoncé, c'est-à-dire le shifter qui, dans l'énoncé, le désigne” [1973, p. 127]. Mais cette discordance est généralisée : ce n'est pas seulement dans le paradoxe du menteur, mais dans tous les cas que le *je* du discours, loin de conjoindre les deux sujets, ne fait que désigner celui de l'énoncé. Quant à celui de l'énonciation, loin d'être signifié par le *je*, il ne devra être repéré nulle part ailleurs que dans le *ne*, qui est donc la marque de son surgissement au niveau de l'énoncé. Sujet de l'énonciation à vrai dire bien spécifique : il n'est tel qu' “en tant que perce son désir”. “Sujet du désir”, en somme, qui nous fait retrouver le “désir du sujet” allégué par Damourette et Pichon dans leur analyse du discordantiel.

Reste naturellement à comprendre — revenons à la discordance — comment peut s'opérer l'identification entre les deux notions de sujet de l'énonciation et de sujet du désir : elle n'a rien d'évident pour le linguiste. Chez Lacan, elle s'effectue par l'entremise de l' “articulation signifiante” — au sens saussurien du mot *articulation* et au sens lacanien du mot *signifiant* ¹⁰.

Ainsi le sujet de l'énonciation n'est autre que la “conséquence” de l'articulation signifiante : point “agent”, mais simple “support”. On aperçoit dès lors que l'énonciation en vient à se confondre avec l'enchaînement des signifiants. C'est du moins ce que permet d'induire la confrontation du texte de *L'Éthique* cité plus haut avec le graphe qui y est explicitement allégué et les commentaires qui le décryptent dans le *Séminaire V* ¹¹.

On voit donc le fossé apparemment infranchissable qui se creuse entre le couple *énoncé/énonciation* chez les linguistes, quels qu'ils soient, et le couple homonyme *énoncé/énonciation* chez Lacan. Chez les premiers, les deux concepts sont réciproquement présumés : point d'énoncé sans énonciation, point d'énonciation sans énoncé. Les sujets respectifs de l'énoncé et de l'énonciation peuvent, selon le cas, être disjoints (c'est le débrayage en termes greimassiens) ou conjoints (c'est l'embrayage). Ils ne sont en tout cas jamais “discordants”, à moins de prendre la “discordance” avec le sens affadi de “disjonction”. Lacan, lui, ne prend pas position sur la présupposition réciproque des deux concepts. Surtout, il marque la discordance, le *clivage* fondamental qui sépare les deux sujets de l'énoncé et de l'énonciation. D'où sa théorie du *je*, très déconcertante, il faut l'avouer, pour le linguiste : il ne signifie pas le sujet de l'énonciation, mais se contente de “désigner” celui de l'énoncé. Par quoi, alors, est-il signifié, ce sujet de l'énonciation en tant que sujet du désir ? Par rien d'autre que le petit *ne* discordantiel, qui fait apparaître, au niveau de l'énoncé, la discordance des deux sujets.

Il faut ajouter que les choses se compliquent — ou, au choix, s'éclairent — par l'identification respective de *l'énonciation* au *signifiant* et de *l'énoncé* au *signifié* : c'est ce qui est opéré, dans le *Séminaire V* et dans le texte des *Écrits* "Subversion du sujet et dialectique du désir", par l'illustre graphe traditionnellement dit de "l'ouvre-bouteille" :



Pour bien saisir cette double assimilation, il faut comparer deux textes : celui de *L'Éthique* cité ici p. X et le fragment suivant, extrait du *Séminaire V* :

“Dans le premier temps de cette première ligne [la ligne SS', ou S est l'initiale de Signifiant, MA] nous avons la chaîne signifiante en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement signifiants de la métaphore et de la métonymie” [6/11/1957, p. 14].

Quant à l'autre tracé ($\Delta \Rightarrow \text{S barré}$) — où S barré est S barré et “connote”¹², comme dirait Lacan, non plus le signifiant, mais le sujet barré), il est facile de voir que c'est aussi celui du signifié. C'est en effet ce qui est marqué sans équivoque par “la simple raison que [les deux tracés] glissent l'un sur l'autre” [*Séminaire V*, 6/11/1957, p. 15]. Or on se souvient que ce “glissement” est précisément le mode de relation que Lacan, à tout moment, affecte à la relation entre signifiant et signifié : “la notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc” ([1966, p. 502] ; voir aussi [Arrivé, 1986 et 1994]).

On l'a compris : l'énonciation lacanienne n'est autre que celle qui enchaîne, “sur une autre scène”, ces signifiants spécifiques qui constituent l'inconscient. On aperçoit alors comment elle peut être en totale *discordance* avec l'énoncé, au sens que lui donnent d'une même voix Lacan et les linguistes. Quant au *ne* discordantiel, on comprend comment il peut rester, selon qu'il apparaît ou est occulté, “en suspension” entre les deux niveaux du graphe :

¹²On aura remarqué que Lacan a pour tic lexical à peu près constant d'utiliser “connoter” pour “signifier”, verbe que, visiblement, il n'aime pas.

¹³On remarque qu'ici Lacan s'écarte de la lettre de l'enseignement de Damourette et Pichon en traitant le "ne" comme négatif, ce qu'il n'est précisément pas dans l'«Essai de grammaire».

¹⁴L'édition du «Séminaire» rend Lacan coupable d'une belle haplologie (ici corrigée entre crochets) qui s'établit entre le "ne" du discours et son propre autonome. Comme s'il n'y avait pas de métalangage...

¹⁵On aura remarqué un certain flou dans la localisation du "ne" dans les analyses de Lacan : tantôt il surgit au niveau de l'énoncé, tantôt il est "en suspension" entre l'énoncé et l'énonciation, tantôt enfin il est à l'intersection de l'énoncé et de l'énonciation.

"La particule négative ¹³ ne [ne]¹⁴ vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment [sur le vecteur $\Delta \Rightarrow \text{\$ barré}$, MA], et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient" [1986, p. 79].

Est-ce à dire que la discordance implique une indépendance totale des deux instances entre lesquelles elle s'institue ? Le surgissement possible du *ne* au niveau de l'énoncé suffit à montrer qu'il n'en est rien¹⁵. Le graphe confirme cette rencontre entre les deux niveaux : les deux vecteurs qui les représentent se croisent en deux points. C'est dans ce croisement que s'enracine la théorie lacanienne de la phrase et du discours : on sait qu'il prend le nom de "point de capiton". Mais on s'éloignerait par trop du sujet traité dans cet exposé en entrant plus avant dans le détail de ce problème.

Au terme de ce parcours hâtif dans quelques-unes des impasses de la symbolisation et de l'énonciation, il est sans doute imprudent de se laisser aller à une conclusion. Pour pallier son inévitable absence, je me contenterai de formuler les deux constatations qui émanent comme d'elles-mêmes de l'exploration qui vient d'être faite. La première est que les deux concepts ont leur place dans le discours de la linguistique comme dans celui de la psychanalyse. Dans l'un et l'autre discours il semble bien que la symbolisation présuppose l'énonciation. D'où la seconde constatation : l'éventuelle articulation des deux conceptions de la symbolisation présuppose à son tour une articulation des deux conceptions de l'énonciation. On a suffisamment vu que ce ne peut être l'objet que d'un autre travail.

(Université de Paris X-Nanterre)

Bibliographie

On n'a retenu dans cette énumération que les textes qui ont été soit cités, soit allégués avec une référence précise dans l'article. C'est pourquoi par exemple on ne trouvera de Freud que l'*Abrégé de psychanalyse* (cité p. 35) et non *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, auquel il est fait allusion sans référence précise.

ARRIVÉ (M.)

1986, *Linguistique et psychanalyse*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF.

BORILLO (A.)

1976, "Remarques sur l'interrogation indirecte en grammaire", in *Méthodes en grammaire française*, Klincksieck.

CULIOLI (A.)

1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Gap et Paris, Ophrys.

DAMOURETTE (J.) & PICHON (É)

sd [1930], *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française*, vol. I, Paris, d'Artrey.

DUCROT (O.) & TODOROV (T.)

1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.

FREUD (S.)

1938, *Abrégé de psychanalyse*, cité ici d'après la traduction française, PUF, 1949.

GREIMAS (A.-J.) et COURTÉS (J.)

1979, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

LACAN (J.)

1966, *Écrits*, Paris, Seuil.

1973, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

1981, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil.

1986, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

sd, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient* (exemplaires dactylographiés).

sd, *Le Séminaire, Livre IX, L'Identification* (exemplaires dactylographiés).

MILNER (J.-C.)

1978, *L'Amour de la langue*, Paris, Seuil.

PICHON (É.)

1947, "Mort, angoisse, négation", *L'Évolution psychiatrique*, janvier-mars, p. 19-46.

SAUSSURE (F. de)

1916 (1972), *Cours de linguistique générale*, Lausanne-Paris, Payot.

1986, *Le Leggende germaniche, scritti scelti et annotati a cura di Anna Marinetti et Marcello Meli*, Este, Libreria editrice Zielo.

